

Éric Reinhardt (*Les Inrockuptibles*, 5 mai 1997)

Victoire chez les SDF

Avec son nouveau roman, Un an, ou l'histoire d'une victoire qui se perd, Jean Echenoz fait sa première incursion dans le domaine du réalisme social. Mais comme nous sommes tout de même chez Echenoz, cette chronique de la métamorphose a l'air revisitée par Alfred Hitchcock, et le réel – pour présent qu'il soit – semble le produit d'un cervau dérangé.

« *Un an* débute comme toutes les sales histoires, c'est-à-dire abruptement, et s'articule ensuite sur le mode du cauchemar tranquille : Victoire s'éveille un matin et découvre à ses côtés le cadavre de Félix, son compagnon.

Comme il n'en faut pas plus pour mettre en branle le train rapide du mauvais rêve, la sixième ligne du livre surprend Victoire grimant dans un taxi, la onzième ligne la voit franchir les portes de la gare Montparnasse, la quarantième nous la décrit dans les couloirs d'un train. N'ayant aucun souvenir de la soirée, Victoire redoute d'être accusée ; elle est jolie, jeune, brune, élégante – nous révèle un miroir de la SNCF –, et transporte dans son sac l'ensemble de ses économies. Victoire échoue à Saint-Jean-de-Luz, passe une nuit dans un hôtel, loue une maison meublée dans un quartier résidentiel désert, le long d'un golf et face à la mer. Une atmosphère de volets blancs rouillés, de bars fermés, d'appartements vacants, de plages désertes profondément griffées par les tracteurs qui les ratissent imprègne la ville et ses panoramas maritimes – métaphore efficace de l'amnésie de Victoire, du vide étrange qui semble régner dans sa tête, celle-ci n'étant plus qu'une sorte de Saint-Jean-de-Luz hivernal. Elle lit la presse, espérant y trouver des détails sur la mort de Félix, hésite à sortir pendant la journée, déambule sur la plage, passe le plus clair de son temps cloîtrée chez elle – dans une maison dont l'étrangeté renforce encore l'atmosphère inquiétante du récit. On pense à *Psychose*, depuis le début du livre, à Janet Leigh en fuite réfugiée dans un motel, et l'on redoute à chaque ligne une terrible transposition échenozienne de l'épisode de la douche. À l'exemple des violons menaçants d'Herrmann, le compositeur d'Hitchcock, L'écriture étrangement précise d'Echenoz et ses digressions dérisoires désignent à tout instant l'imminence d'un événement cruel : la sonnette retentit dans la maison vide, Victoire entend des bruits non identifiables, son meilleur ami débarque comme un fantôme, lui conseille de rester cachée puis s'éloigne – sans même avoir éteint le moteur de sa Fiat. Dans quelle étrange cervelle nous sommes-nous aventurés ? Quel dénouement cette longue attente irréaliste annonce-t-elle ? À quelle sauce Echenoz va-t-il dévorer son héroïne ? Il sera moins expéditif qu'Hitchcock, en l'occurrence, et plus sadique, on peut même dire que le livre entier fait office de cabine de douche, car ce à quoi l'on a commencé d'assister est l'histoire d'une mort affreusement lente, d'un assassinat social, le récit du processus qui conduit une jeune femme ordinaire au statut de sans-domicile fixe. Il suffira en effet d'un amant sans scrupules projeté par le romancier dans les bras de Victoire pour que celle-ci, dévalisée, fasse un bond de six mois sur le calendrier : avec seulement 10 000 F en poche, la voici désormais en lisière du vagabondage. De fait, peu de pages plus tard, Victoire achète une bicyclette, allège son sac, renonce aux hôtels confortables, déjeune et dîne dehors. La trajectoire du livre, qu'on avait prise initialement pour une ligne droite, un trait tragique tiré à la règle, est en fait une spirale : page 56, Victoire dormira à la belle étoile. Et comme on l'imagine alors avec effroi, le processus de clochardisation est amorcé. Bien entendu, il est possible de lire *Un an* comme une contribution d'Echenoz à la dénonciation sociale ambiante. On sent dans cet ouvrage, en filigrane, une conscience politique aiguë, une inquiétude et des sentiments critiques à l'égard de notre époque – comme lorsque Echenoz dénonce explicitement la législation interdisant la présence des SDF dans certaines villes. Jamais à ma connaissance, il n'avait fait référence dans l'un de ses livres à un fait d'actualité aussi précis, et cette incursion est significative. Notre époque et ses travers imprègnent la prose d'Echenoz depuis son premier livre, certes, le vagabond est une figure récurrente de

son univers, une composante esthétique-métaphysico-beckétienne qu'il affectionne, mais cette fois-ci il n'en importe pas l'archétype dans sa narration : il *fabrique* un SDF de toutes pièces. Et, ce faisant, Echenoz en investit la réalité humaine et sociale, nous fait comprendre qu'il ne s'agit pas d'une maladie individuelle mais d'une gangrène de tout le système. On le savait déjà, bien entendu, à ceci près que le roman présente sur le discours politique l'immense avantage de pouvoir nous faire frémir. Cela étant, *Un an* n'est pas réductible à cette seule dimension sociale. C'est même tout le contraire d'un livre réaliste, en ce sens que la réalité qu'il décrit semble émaner d'un cerveau malade. Par certains côtés, on pourrait dire qu'*Un an* est un récit mental – comme peuvent l'être *Le Voyeur*, le livre de Robbe-Grillet, ou *Lost highway*, le film de David Lynch. *Un an* s'élabore autour d'un trou noir – la mort de Félix –, Victoire n'y pense qu'épisodiquement, n'éprouve aucune tristesse, ne cherche aucune explication plausible à cette disparition et à sa fuite. Alors même qu'il conviendrait d'étudier un instant la nature et les conséquences de cette situation, Echenoz décrit la fantasmagorie des nuages, le contenu des tiroirs des commodes, le bruissement des balles de golf dans les hautes herbes du jardin. Victoire se comporte effectivement comme Janet Leigh dans *Psychose*, à cette différence près qu'elle est innocente – c'est l'évidence même. En revanche, Victoire ne serait-elle pas coupable d'avoir souhaité la mort de Félix, s'interroge alors le lecteur, de l'avoir souhaitée à tel point qu'elle disjoncte, qu'elle n'est plus capable d'assumer cette pensée inconsciente et sa culpabilité refoulée ? Félix n'était-il pas tout simplement en train de dormir – la bouche légèrement entrouverte – lorsqu'elle s'est réveillée ? Echenoz nous raconterait-il l'histoire d'un effondrement maniaco-dépressif ? *Un an* serait-il un livre aussi terrible, hors champ, en aval de la première ligne, que les premières scènes de *Lost highway* – tableau sordide d'un couple à la dérive ? Echenoz, d'ailleurs, semble nous orienter sur cette voie : “ *Enfin voilà, conclut-elle, j'ai l'impression de m'être perdue. Ce n'est pas forcément plus mal, dit Poussin. Si nous ne nous perdions pas, nous serions perdus.* ” Cette hypothèse d'un égarement mental circonstanciel est d'autant plus tentante qu'*Un an* s'impose comme un beau livre sur le refoulement – un refoulement du mental et du monde, celui-ci nous apparaissant comme bizarrement lacunaire : le monde est là, sous nos yeux, réaliste, mais il manque la moitié des choses, l'inventaire est incomplet – comme un appartement à moitié déménagé. Echenoz excelle dans cet exercice de déréalisation, jamais son attention portée aux détails les plus infimes de l'existence ne s'était trouvée justifiée à ce point par la nécessité intrinsèque d'un récit, et jamais sans doute il n'était allé aussi loin. Alors que le fantasme le plus communément partagé par les écrivains est celui d'atteindre à l'universel en s'emparant des thématiques les plus nobles, Echenoz déploie son talent et l'acuité lumineuse de son style sur les bas morceaux : lorsqu'il décrit le bruit produit par une sonnette quand on est dans son bain, on se dit que c'est *exactement* ça – et ses phrases nous confondent. Ne vous est-il jamais arrivé de chercher des balles dans des buissons ? Voici : “ *Victoire, ayant enfin compris l'origine des bruits anonymes qui l'intriguaient depuis son arrivée, découvrit les semaines suivantes d'autres balles dans le jardin. (...) Son œil s'étant habitué à discriminer les petites sphères blanches à peau d'agrumes, chacune semblait dès lors en engendrer une autre comme si leur forme, une fois identifiée, permettait de les reconnaître indéfiniment.* ” Et ceci : “ *Elle essaya d'agiter ses lèvres, si sèches au demeurant qu'elles paraissaient des croûtes grumeleuses et racornies, corps étrangers à sa personne.* ” Echenoz nous donne aujourd'hui, avec *Un an*, un livre intense qui nous console de la virtuosité un peu vaine de certains chapitres de *Nous trois* et des *Grandes blondes*, ses deux précédents livres. Victoire restera dans notre souvenir comme une amie touchante et chère, une sœur – Echenoz s'affirmant une fois de plus, après les aventures poignantes de Gloire Abgral publiées l'année dernière, comme l'un des subtils explorateurs du comportement féminin. »